

j'ai parfois l'impression que l'on n'accorde pas assez d'importance à son propre travail d'écriture.

Je parle ici délibérément de « travail », car Bélanger est un véritable artisan. Pas un mot de trop dans ses livres, pas une maille dans le lainage du poème. Violence contenue et subtile, lucidité, beauté, désarroi devant la bêtise. Ainsi, le pourtour du monde du poète se révèle dans les choses en apparence simples:

Je retrouve l'alphabet des quartiers d'univers
les gestes d'un enfant disparu, anxieux
de ce qu'ils m'apprendront. (p. 47)

Une porte s'ouvre doucement et Bélanger observe. Le poète y met le pied mais ne défonce rien. Plutôt, il redonne à voir avec ses mots ce qu'il a perçu dans le dépouillement, c'est-à-dire ce rapport à l'autre qui détermine en définitive son rapport à lui-même.

Dans ces *Périphéries* du désir, le poète « gravi[t] la pente jusqu'à l'invisible ». Tout ici est question de tension et de perception. Et le lecteur se rappelle que ce qui précède tout acte d'amour est d'un incomparable abandon.

Stefan Psenak
Université d'Ottawa

Antonio D'Alfonso. *L'Autre rivage*. Le Noroît, 1999. 126 p.

Construire sur l'errance

Publié pour la première fois en 1987 (VLB éditeur), *L'Autre rivage* est un livre capital dans l'œuvre d'Antonio D'Alfonso. Ainsi, le lecteur et l'éditeur que je suis ne peuvent qu'applaudir les actions qui visent à sauver de tels livres de l'oubli collectif. Auteur singulier dans l'univers des lettres québécoises et, plus largement encore, canadiennes, D'Alfonso, partant d'une réflexion qu'il poursuit encore aujourd'hui, écrit pour trouver sa place dans le monde.

« Ce livre de vers brisés, de pensées brisées, à propos de sentiments brisés » (p. 5), comme il l'écrit lui-même dans la note liminaire à cette nouvelle édition, n'a en vérité de « brisé » que la forme; le propos, qui prend origine sur la quête identitaire de l'auteur, est quant à lui savamment orchestré, construit sur l'intuition et les expériences, sur des impressions qui, après leur énonciation, se transforment en flèches décochées sur les incertitudes et les doutes. Là réside la réponse du poète aux angoisses de l'errance.

Dans l'un des textes de la section « L'Homme seul », D'Alfonso écrit : « Tu peux te refuser à écrire, mais ce n'est pas aussi simple que cela. Le langage est une voix qui répond à tes questions, qui questionne tes réponses. C'est un meurtre. » (p. 12). Prendre la parole pour affirmer haut et fort qu'il est possible de ne pas le faire, voilà qui illustre bien tous les paradoxes dont sont faits cet « homme seul », cet écrivain qui s'isole pour réfléchir et se questionner, l'homme qu'on isole sciemment ou non en raison de sa différence.

Dans *L'Autre rivage*, D'Alfonso navigue le plus souvent dans la prose poétique en faisant quelques escales dans le poème versifié. Cette « brisure » n'est pas innocente et confère à l'ensemble d'un texte en apparence décousu une grande cohérence.

L'on sort de cette lecture avec le sentiment profond que la poésie sert aussi à cela, à devenir ce lieu où le va-et-vient entre les questions et les réponses n'a de cesse de nous retourner et de nous confronter à ce qui nous constitue. On s'en doutait, mais Antonio D'Alfonso le fait avec une élégance dérangeante, une parole poétique assurément incarnée. Un livre à lire et à relire, pour mieux comprendre le parcours de cet écrivain unique.

Stefan Psenak
Université d'Ottawa

Jean-Paul Daoust. *Les Saisons de l'ange II*. Le Noroît, 1999. 150 p.

Les quatre saisons suite et fin

Pour qui connaît le flamboyant personnage, l'artiste de scène extravagant que devient Jean-Paul Daoust quand on lui « donne » un public, la fréquentation de son abondante œuvre poétique participe bien souvent d'une expérience plus intime qui appelle presque au recueillement. C'est précisément le cas de ces *Saisons de l'ange II*, dont les deux sections, « Poèmes d'automne » et « Poèmes d'hiver », viennent conclure le travail amorcé en 1997 avec *Les Saisons de l'ange* (printemps et été).

Écrit à raison d'un poème par jour, *Les Saisons de l'ange II* propose des textes qui tiennent à quelques occasions près sur une demi-page (certains font une ou deux pages) tous coiffés d'une citation contenant le vocable « ange ».

Cette écriture de longue haleine, témoin du fil du temps, jette un regard tantôt langoureux tantôt acerbé sur la vie, l'amour, l'appréhension de la mort, l'écriture du poème. Instantanés croqués sur le vif, les poèmes ici réunis évoquent la beauté du paysage et sa précarité en tant que symboles de l'aventure humaine, comme dans « Vert-de-gris » :